

Arnaud BOUANICHE, professeur en Classes Préparatoires aux Grandes Écoles, Arras
Cours interactif donné dans le cadre du Proje *Europe, Éducation, École*,
diffusé en visioconférence le 04 avril 2013, de 10h10 à 12h00 :
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
<http://www.coin-philo.net/eee.12-13.programme.php>

L'EXPERIENCE DE LA NOUVEAUTE

Texte 1

« Lorsque la première rencontre de quelque objet nous surprend, et que nous le jugeons être nouveau, ou fort différent de ce que nous connaissions auparavant, ou bien de ce que nous supposions qu'il devait être, cela fait que nous l'admirons et en sommes étonnés. Et pour ce que cela peut arriver avant que nous connaissions si cet objet nous est convenable ou s'il ne l'est pas, il me semble que l'admiration est la première de toutes les passions. Et elle n'a point de contraire, à cause que, si l'objet qui se présente n'a rien en soi qui nous surprenne, nous n'en sommes aucunement émus et nous le considérons sans passion ».

R. DESCARTES, *Les Passions de l'âme*, art. 53.

Texte 2

« Comme l'expérience est la base de toute connaissance, de nouvelles expériences sont la source de nouvelles sciences, et les expériences accumulées doivent contribuer à les augmenter. Cela posé, tout ce qui arrive de neuf à un homme lui donne lieu d'espérer qu'il saura quelque chose qu'il ignorait auparavant. Cette espérance et cette attente d'une connaissance future que nous pouvons acquérir par tout ce qui nous arrive de nouveau et d'étrange est la passion que nous désignons sous le nom d'*Admiration*. La même passion considérée comme un désir est ce qu'on nomme *Curiosité*, qui n'est que le désir de savoir et de connaître.

Comme dans l'examen des facultés de jugement l'homme rompt toute communauté avec les bêtes par celle d'imposer des noms aux choses, il les surpasse encore par la passion de la curiosité ; en effet quand une bête aperçoit quelque chose de nouveau et d'étrange pour elle, elle ne le considère uniquement que pour s'assurer si cette chose peut lui être utile ou lui nuire, en conséquence elle s'en approche ou la fuit ; au lieu que l'homme, qui dans la plupart des événements se rappelle la manière dont ils ont été causés ou dont ils ont pris naissance, cherche le commencement ou la cause de tout ce qui se présente de neuf à lui. Cette passion d'admiration et de curiosité a produit non seulement l'invention des mots, mais encore la supposition des causes qui pouvaient engendrer toutes choses. Voilà la source de toute philosophie.
<...>

La curiosité étant un plaisir, la nouveauté doit en être un aussi, surtout quand cette nouveauté fait concevoir à l'homme une opinion vraie ou fausse d'améliorer son état ; dans ce cas un homme éprouve les espérances qu'ont tous les joueurs tandis qu'on bat les cartes. »

T. HOBBS, *De la Nature Humaine*, chap. IX, §18

Texte 3*Définition 4*

« Il y a *Étonnement* quand à l'imagination d'une chose l'Âme demeure attachée, parce que cette imagination singulière n'a aucune connexion avec les autres (*voir Proposition 52 avec son Scolie*).

Explication

Dans le Scolie de la Proposition 18, Partie II, nous avons montré pour quelle cause l'Âme passe aussitôt de la considération d'une chose à la pensée d'une autre, savoir parce que les images de ces choses sont enchaînées de façon que l'une suive l'autre ; or on ne peut concevoir qu'il en soit ainsi quand l'image de la chose est nouvelle, mais alors l'Âme sera retenue dans la considération de cette chose jusqu'à ce qu'elle soit déterminée par d'autres causes à penser à d'autres. Considérée en elle-même, l'imagination d'une chose nouvelle est donc de même nature que les autres et, pour ce motif, je ne range pas l'Étonnement au nombre des affections, et je ne vois de motif pour le faire, puisque, si l'Âme est distraite de toute autre pensée, cette distraction qu'elle subit ne provient d'aucune cause positive, mais seulement de l'absence d'une cause qui de la considération d'une certaine chose la détermine à penser à d'autres. »

B. SPINOZA *Éthique*, 3^{ème} partie
(trad. Ch. Appuhn, Paris, GF, p. 198-199).

Texte 4

« La première émotion, et la plus simple, que nous découvrons dans l'esprit humain est la curiosité. Par là, j'entends tout désir éprouvé pour la nouveauté ou tout plaisir qu'elle procure. Regardons les enfants courir de côté et d'autre à l'affût d'un objet nouveau et saisir avec avidité, sans véritable choix, tout ce qui s'offre à eux ; il n'est rien qui n'engage leur attention parce qu'à ce stade de la vie, il n'est rien qui ne se pare du charme de la nouveauté. Mais, comme ce qui nous attire seulement par sa nouveauté ne saurait nous attacher durablement, la curiosité est la plus superficielle de toutes les affections ; elle change sans cesse d'objet ; son appétit est très vif, mais bien aisément satisfait ; et elle présente toujours l'apparence de l'étourdissement, de l'agitation et de l'anxiété. C'est un principe très actif par nature ; elle parcourt rapidement la plus grande partie de ses objets et épuise bientôt la diversité qu'on trouve communément dans la nature ; les mêmes choses reviennent plusieurs fois, et avec des effets de moins en moins agréables. En somme, dès qu'on a quelque connaissance des circonstances de la vie, on n'y goûterait que des sensations de dégoût et d'ennui si plusieurs objets n'étaient propres à affecter l'esprit par d'autres pouvoirs que la nouveauté, et par d'autres passions que la curiosité : nous considérerons en leur lieu ces pouvoirs et ces passions. Mais, quels qu'ils soient et quel que soit le principe suivant lequel ils affectent l'esprit, ils ne sauraient jamais concerner des choses que la familiarité d'un usage quotidien et vulgaire a déflorées et rendues incapables de nous toucher. Une certaine nouveauté doit entrer dans la composition de tout ce qui agit sur l'esprit ; et la curiosité se mêle plus ou moins à toutes nos passions ».

E. BURKE, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757)
trad. B. Saint-Girons, Paris, Vrin, 1998, p. 77

Texte 5

« Mais si la curiosité libérée se préoccupe de voir, ce n'est pas pour comprendre ce qui est vu, c'est-à-dire pour accéder à un être pour lui, mais *seulement* pour voir. Elle ne cherche le nouveau que pour sauter à nouveau de ce nouveau vers du nouveau. Ce dont il y va pour le souci d'un tel voir, ce n'est pas de saisir et d'être dans la vérité en sachant, mais de possibilités de s'abandonner au monde. Aussi la curiosité est-elle caractérisée par une *incapacité* spécifique de *séjourner* auprès du plus proche. Aussi bien ne recherche-t-elle pas non plus le loisir du séjour considératif, mais l'inquiétude et l'excitation que donne le toujours nouveau et le changement incessant d'objet rencontré. En son non-séjour, la curiosité se préoccupe de la constante possibilité de la *distraction*. La curiosité n'a rien à voir avec la contemplation admirative de l'étant, avec le θαυμαζειν <*thaumazein*>, ce qui lui importe n'est point d'être frappée d'incompréhension par la stupeur, mais elle se préoccupe d'un savoir simplement pour avoir su. Les deux moments constitutifs de la curiosité : *l'incapacité de séjourner* dans le monde de la préoccupation et la *distraction* vers de nouvelles possibilités, fondent le troisième caractère d'essence de ce phénomène, ce que nous appelons *l'agitation*. La curiosité est partout et nulle part. Ce mode de l'être-au-monde dévoile un nouveau mode d'être du *Dasein* quotidien, où celui-ci ne cesse de se déraciner.

Le bavardage gouverne également les voies de la curiosité : il dit ce que l'on doit avoir lu et vu. L'être-partout-et-nulle-part de la curiosité est remis au bavardage. Ces deux modes d'être quotidiens du parler et de la vue ne sont pas simplement, dans leur tendance au déracinement, sous-la-main l'un à côté de l'autre, mais *une* guise d'être entraîne *l'autre*. La curiosité, à qui rien ne demeure fermé, le bavardage, dont rien ne demeure incompris, se donnent — autrement dit donnent au *Dasein* qui est sur ce mode — la garantie d'une "vie" prétendue vraiment "vivante". »

M. HEIDEGGER, *Être et Temps* § 36, trad. E. Martineau

Texte 6

« Je voudrais revenir sur un sujet dont j'ai déjà parlé, la création continue d'imprévisible nouveauté qui semble se poursuivre dans l'univers. Pour ma part, je crois l'expérimenter à chaque instant. J'ai beau me représenter le détail de ce qui va m'arriver : combien ma représentation est pauvre, abstraite, schématique, en comparaison de l'événement qui se produit ! La réalisation apporte avec elle un imprévisible rien qui change tout. Je dois, par exemple, assister à une réunion ; je sais quelles personnes j'y trouverai, autour de quelle table, dans quel ordre, pour la discussion de quel problème. Mais qu'elles viennent, s'assoient et causent comme je m'y attendais, qu'elles disent ce que je pensais bien qu'elles diraient : l'ensemble me donne une impression unique et neuve, comme s'il était maintenant dessiné d'un seul trait original par une main d'artiste. Adieu l'image que je m'en étais faite, simple juxtaposition, figurable par avance, de choses déjà connues ! je veux bien que le tableau n'ait pas la valeur artistique d'un Rembrandt ou d'un Velasquez : il est tout aussi inattendu et, en ce sens, aussi original. On alléguera que j'ignorais le détail des circonstances, que je ne disposais pas des personnages, de leurs gestes, de leurs attitudes, et que, si l'ensemble m'apporte du nouveau, c'est qu'il me fournit un surcroît d'éléments. Mais j'ai la même impression de nouveauté devant le déroulement de ma vie intérieure. Je l'éprouve, plus vive que jamais, devant l'action voulue par moi et dont j'étais seul maître. Si je délibère avant d'agir, les moments de la délibération s'offrent à ma conscience comme les esquisses successives, chacune seule de son espèce, qu'un peintre ferait de son tableau : et l'acte lui-même, en s'accomplissant, a beau réaliser du voulu et par conséquent du prévu, il n'en a pas moins sa forme originale ».

H. BERGSON, « Le possible et le réel »
in *La Pensée et le Mouvant* (Paris, PUF, 2010, p. 99-100)